



Rencontre avec les danseurs du *Dance Salad Festival*

par Agnès Mannoorettonil, avec France Guichard et Hugo Coumont pour les photos

A l'heure où vous lisez ces lignes, le Dance Salad Festival est terminé. Mais vous ne sauriez manquer la saison 2011, prévue les 21, 22 et 23 avril. Né en Belgique il y a 18 ans avant de devenir rapidement une institution houstonienne, le Festival réunit pendant quelques jours danseurs et chorégraphes de niveau international et est attendu avec impatience par les amateurs de danse. Mais sa formule si particulière, l'éclectisme des performances, la variété des compagnies représentées (une vingtaine) en font une occasion idéale pour découvrir l'art des corps en mouvement. Ne vous laissez donc pas freiner par votre méconnaissance de la danse ou vos éventuelles réserves sur la danse contemporaine et lisez ceci ! Car notre fine équipe de « journalistes » (France, Hugo et Agnès, tous parfaitement novices en matière de danse), qui n'en menait pas large le jour de l'interview, est ressortie enthousiaste de ses échanges très libres et passionnants avec les danseurs. Nous vous invitons fortement à vous faire une idée des spectacles en allant regarder sur internet. Car la danse, ça ne se parle pas, ça se regarde !

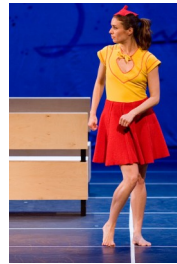
Un portrait de groupe : le Ballet de Lorraine

Pour le Ballet de Lorraine, dirigé depuis 2000 par Didier Deschamps, le Dance Salad est une première. Les quatre danseurs venus représenter leur compagnie - qui se consacre à un répertoire exclusivement contemporain - dansaient *Les petites pièces de Berlin*, une pièce composée par Dominique Bagouet en 1988 mais présentée pour la première fois aux Etats-Unis cette année. Double première, donc, qui ne pouvait manquer de séduire par son énergie et son dynamisme. Vous ne vous seriez peut-être pas reconnus dans les évolutions des danseurs vêtus de fantastiques costumes aux couleurs électriques, signés Dominique Fabregue et William Wilson, et pourtant, la trame du spectacle (l'attente dans une salle d'aéroport) ne vous est sûrement pas inconnue...



Nous les avons rencontrés au pied de la scène du Cullen Theater (situé dans le Wortham Center) où ils répétaient leur spectacle à peine remis de la fatigue du vol. Ils ont comme prolongé leur chorégraphie en répondant à nos questions, l'un complétant ou nuancant les affirmations de l'autre, qui tenant une position sans en avoir l'air, qui assouplissant chevilles ou nuque, parlant aussi bien de la logistique d'un tel déplacement que du recrutement dans les compagnies de ballet. A les entendre, ma foi, être danseur c'est un métier presque comme un autre ! On en doute tout de même, à les écouter parler des débuts toujours hasardeux du danseur, qui, d'une audition ultra sélective à une autre, suit sa bonne fortune plutôt que sa vision personnelle du métier. Celle-ci se forge petit à petit, entre le travail incessant, la découverte et l'exécution du travail des chorégraphes invités dans la compagnie, et les influences personnelles. Bien difficile parfois

de retracer, même après coup, la logique d'un itinéraire ou de se situer précisément dans une tradition. Ainsi Cyril Griset, qui depuis cinq ans déjà a la chance de pouvoir faire travailler les danseurs de la compagnie sur ses propres chorégraphies, ne saurait trop dire ce qui l'a mené de la danse à la chorégraphie ; et pour Baptiste Fisson, la réponse est claire : ça ne le tente pas du tout. Quant aux deux danseuses, Amandine Biancherin et Morgan de Quelen, elles nous rappellent combien les parcours des danseurs sont divers, maintenant qu'il n'est plus obligatoire (quoique toujours fréquent) de passer par une formation classique pour être danseur contemporain. Et pour l'heure, elles sont enthousiastes à l'idée de découvrir le square dancing, à l'occasion de leur court passage dans la ville. Retrouvez-les sur <http://www.ballet-de-lorraine.com>



elles sont enthousiastes à l'idée de découvrir le square dancing, à l'occasion de leur court passage dans la ville.

Retrouvez-les sur <http://www.ballet-de-lorraine.com>

Le joyeux équilibre de la danse et de l'humour: rencontre avec Eric Gauthier, fondateur de la Compagnie Gauthier Dance.



Remontés devant la salle d'échauffement, où alternent sauts et entrechats au son du piano, nous faisons la connaissance d'Eric Gauthier, qui, après avoir dansé pendant douze ans au Ballet de Stuttgart, a créé il y a trois ans sa propre compagnie, Gauthier Danse, hébergée au Theaterhaus de Stuttgart. Il répond à nos questions, les devance même parfois, avec la gentillesse franche et liante des Québécois - car c'est son pays d'origine - qui vous met tout de suite à l'aise. C'est d'ailleurs l'esprit

général qu'il insuffle à sa jeune compagnie : selon lui, le spectateur devrait quitter la salle allégé, le sourire aux lèvres, comme après un bon film. Un spectacle de danse, ça devrait vous laisser avec des images, des sentiments, et même une franche envie de rire ! Et pour que toutes les sensibilités s'y retrouvent, ses spectacles sont toujours composés de six petites pièces de styles différents, à l'image de *Six-packs*, dont est tiré *Le concert des loups* qu'il a proposé au Dance Salad cette année.



Orchestra of Wolves. Photography Regina Brocke
Un pur bonheur !

On dit de lui en Allemagne qu'il inaugure un nouveau style de danse, lié à la tradition du cabaret. C'est d'ailleurs amusant de voir Eric Gauthier parler de la danse et de ses créations en termes de plaisir, de régal (« un spectacle, c'est comme un buffet ») et surtout d'humour. Il sait bien que dans le cadre du Festival, sa pièce va apporter une note originale. Mais c'est là sa signature, bien éloignée d'un style européen qu'il juge très noir, très beau bien sûr, mais trop éloigné de ce que lui-même veut donner. Il faut le voir s'animer quand il parle du *Concert des loups*, qui repose sur un jeu avec l'impressionnante 5^e symphonie de Beethoven. Les danseurs, masqués comme des loups, « dansent » des musiciens d'orchestre, prêts à dévorer le pauvre chef d'orchestre masqué en oiseau (et juché sur un trampoline), à la première erreur sur les mesures de la symphonie. Les heureux qui ont pu assister au spectacle sont unanimes : c'est excellent.

Très proche de ses danseurs, Eric Gauthier est sans cesse à la recherche d'un équilibre difficile, car il est souvent plus difficile de réussir dans la légèreté que dans la gravité : atteindre la perfection dans une danse créative, mais aussi toucher le public, et le convaincre sans jamais peser. Si on était au moins capable de faire une révérence, on rêverait d'entrer dans la compagnie... D'ailleurs, si vos apprenties ballerines, séduites par le sourire si chaleureux d'Eric Gauthier, allaient vous annoncer leur ferme décision de partir pour Stuttgart, avertissez-les de ce qui les attend : avec deux premières par an jouées ensuite cinquante fois (trente fois à Stuttgart puis ailleurs, en tournée, jamais encore en France !), les danseurs de Gauthier Danse, qui ne sont que huit, dansent énormément. Pour qu'ils se consacrent entièrement à leur travail, Eric Gauthier les paye à temps plein. Il les associe beaucoup à ses créations chorégraphiques, danse avec eux parfois, cherche toujours à maintenir une harmonie à l'intérieur d'un ensemble très international (les danseurs viennent de France, du Brésil, d'Espagne, d'Italie...). Voici par exemple comment est venu au monde *Le concert des loups* : un goût personnel pour la Symphonie de Beethoven (vous n'avez pas seulement raté le Festival, vous avez raté aussi Eric Gauthier faisant « pom pom pom pom », et on est tristes pour vous), qui lui a donné envie de demander à un chef d'orchestre quel était son sentiment au moment de diriger cette œuvre. Le spectacle s'est développé peu à peu autour de cette réponse, s'est enrichi des idées des danseurs et des essais faits ensemble sur scène.

Et avec tout ça, Eric Gauthier ne jure que par l'équilibre : pas question de se laisser avaler par la danse, il faut absolument « se garder bien balancé ». On ne s'inquiète pas pour lui, à vrai dire, mais on comprend, derrière le grand sourire, qu'avec la toute petite subvention que reçoit sa Compagnie, l'équilibre le plus dur à trouver est l'équilibre financier. Enfin nous voilà conquis, par le personnage et par son travail, et nous espérons qu'il en sera de même pour vous.

Retrouvez-les sur <http://www.theaterhaus.de/theaterhaus/>

Rencontre avec Raphaël Coumes-Marquet, premier danseur du ballet de Dresde

Last but not least, que se passe-t-il quand on rencontre un danseur de carrure internationale avec une naïveté de Béotien ? Eh bien la muse de la danse, Terpsichore, ne nous a pas frappés avec sa harpe en châtiment de notre ignorance, de mes questions ineptes ou déplacées (j'assume totalement). Bien au contraire,



Raphaël Coumes-Marquet prend tout le temps nécessaire pour nous parler de son parcours, de sa vision de la danse, et de ce qui ramène ses pas à Houston cette année encore. Pour un danseur qui a atteint selon ses propres mots sa « vitesse de croisière » et qui est un habitué du Dance Salad, danser ici c'est toujours l'occasion de retrouver des visages connus, et même des amis. Car depuis son entrée à l'école de danse de l'Opéra de Paris à 11 ans, il a travaillé dans des lieux aussi divers que Nice, Monaco, Amsterdam, enfin Dresde, où il est à présent établi, sans compter les invitations à danser avec telle compagnie ou tel chorégraphe. Il est d'ailleurs à Houston cette année en tant que danseur invité par la Compagnie de Londres (English national Ballet) à danser sur un spectacle de David Dawson, *Faun(e)*, un hommage au ballet de Nijinski sur la musique du *Prélude à l'Après-midi d'un faune* de Debussy.

La logique de son parcours ? Suivre son étoile, les affinités, les rencontres, laisser la vie faire les choses sans plan préétabli – et s'entraîner sans relâche. De cet itinéraire très souple se détache sa collaboration dans la durée avec le grand chorégraphe David Dawson. C'est à Amsterdam, où Raphaël Coumes-Marquet avait choisi d'aller pour renouer avec les techniques classiques, qu'ils se sont rencontrés. David Dawson y était alors chorégraphe résident. Depuis, ils n'ont cessé de travailler ensemble sur différents spectacles. Aussi l'année dernière, lorsque Dawson a été invité par le English National Ballet à travailler sur la saison 2009, bien spéciale puisqu'elle devait célébrer le centenaire des ballets russes, il allait de soi qu'il allait inviter Raphaël, qui connaît bien « son vocabulaire ». A la question de savoir si la chorégraphie le tente, il répond sans hésiter qu'il n'a pas le « talent » pour. Sa participation à la création est d'un autre ordre. Avec un chorégraphe comme Dawson, qui écrit beaucoup sur ses chorégraphies, le travail en commun s'appuie sur des discussions, des lectures partagées. Et puis vient un moment où on laisse le corps faire son travail, s'exprimer. Et assurément son corps est plus expressif que tous les nôtres réunis...

Arrivé « dans la maturité de son art », Raphaël Coumes-Marquet dit avoir fait faire à son corps tout ce qu'il est possible de lui faire faire. Et cette extrême souplesse, cette fluidité absolue des mouvements, peut-être encore plus saisissante du fait de sa grande taille, est proprement fascinante, surtout sur une chorégraphie de Dawson, où le moindre geste est lié à l'autre comme dans un éternel mouvement d'aile suspendu.

Raphaël Coumes-Marquet a la grande délicatesse de ne pas me faire remarquer que ma question sur ses éventuels disciples pourrait être offensante (ne me dites plus jamais que les danseurs sont des gens inaccessibles). Très simplement, il nous explique qu'il a pu, un moment, être tenté de se poser en « exemple » pour des danseurs débutants dans le métier. Mais ce type de relation lui a semblé être un piège, qui pouvait l'enfermer dans la position d'un danseur « sur la descente » qu'il n'est absolument pas. La question de la transmission se pose pourtant bel et bien, et est même au cœur du *Faun(e)*, qu'il danse cette année à Houston. Et nous voilà suspendus à ses lèvres alors qu'il nous raconte, la longue et scandaleuse histoire du ballet sur le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, le scandale

du ballet de Nijinski en 1912, ses reprises, et enfin le sens de la pièce en forme d'hommage qu'il danse ici, en duo avec son partenaire Esteban Berlanga.

Le ballet de Nijinski est un tel monument, une telle beauté que David Dawson ne voulait pas le retoucher, mais plutôt recréer l'histoire d'une rencontre. Voici donc sur scène un danseur « mature » en état de transe, hors de lui-même. Arrive un jeune danseur, qui pourrait être son alter ego, ou lui-même plus jeune, ou un autre ; quoi qu'il en soit, une relation forte se crée entre les deux hommes, qui dansent ensemble, partagent quelque chose avant que le premier ne passe « le témoin ». Si la pièce ne reprend pas précisément la trame du ballet de Nijinski - la transe

amoureuse d'un faune jouant avec le foulard qu'une nymphe a oublié au bain -, elle est étroitement liée à elle, entre autres par l'érotisme manifeste qui se dégage de la danse du duo. Nous quittons Raphaël Coumes-Marquet avec une grande envie d'en voir et d'en savoir plus, vaguement conscients d'avoir eu un moment de discussion tout-à-fait privilégié, et en tout cas certains de notre admiration. Quant à moi, à mon retour en France, je fais un crochet par Stuttgart et Dresde pour voir ça de plus près.

En attendant, faites comme moi, allez sur www.semperoper.de/en/ballett/ballet_ensemble/principals/raphael_coumes_marquet.